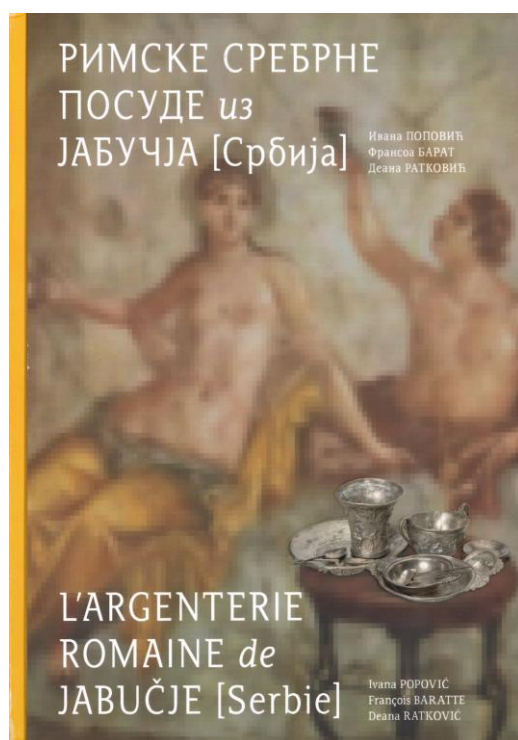


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 5 décembre 2025

Henri LAVAGNE



L'argenterie romaine de Jabučje (Serbie) par Ivana Popovic, François Baratte et Deana Ratkovic, ouvrage édité par le Musée national de Serbie, Belgrade, 2024, 190 pages, nombreuses figures en couleurs.

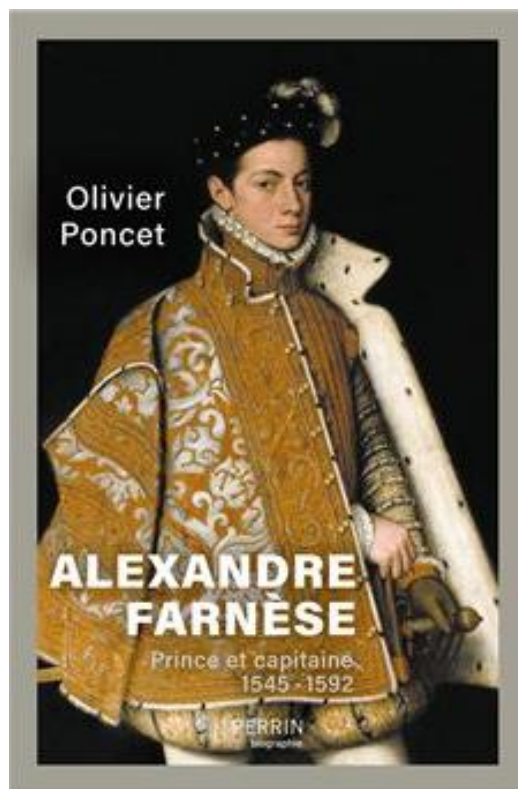
« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, François Baratte, Ivana Popovic et Deana Ratkovic, l'ouvrage intitulé *L'argenterie romaine de Jabučje (Serbie)*, Belgrade, 2024.

Ce travail pour lequel les autorités serbes du musée de Belgrade ont fait appel au grand spécialiste de l'argenterie romaine, François Baratte, est une publication bilingue, franco-serbe, remarquablement illustrée par des planches en couleurs permettant d'étudier les détails de l'iconographie et il convient de le souligner car l'argenterie fait partie des objets les plus difficiles à rendre clairement par des photographies. Ce trésor de vingt-sept pièces avait été mis au jour vers les années 70 dans les alluvions

de la rivière Kolubara, en travaillant à l'extraction de sables. Rachetés en 1972 et 1974 aux découvreurs, il apparaît que l'ensemble (sauf deux gobelets vendus à Vienne ?) a été récupéré, restauré et exposé au musée national de Belgrade. Une publication était attendue et celle-ci s'imposera désormais comme un modèle de clarté et comme une source de comparaisons importante pour la série des trésors d'argenterie romaine du I^{er} siècle. Il faut pencher sans doute pour le contexte d'une villa romaine présumée, mais l'hypothèse d'une agglomération n'est pas à écarter totalement. On est en effet dans une région de frontières entre les provinces de Pannonie, Dalmatie, et de Mésie supérieure. L'exploitation de mines de fer et d'argent a dû intensifier la présence romaine dont ce trésor est la plus belle manifestation.

L'ouvrage commence par le catalogue raisonné des différentes pièces. D'abord les gobelets avec un décor dionysiaque, complexe pour un calathos et que François Baratte décrit avec soin. Le paysage est celui d'une campagne sacro-idyllique dont on a tant d'exemples analogues dans l'iconographie pompéienne. On est tenté de voir plus une panthère qu'un chien dans le premier animal qui accompagne une joueuse de flute, entourée elle-même des objets traditionnels dans ce type de décor agreste, comme la flute de Pan, et l'amphore posée au sol qui la précède est sans doute un peu comme l'annonce de celle que le dieu Pan apporte à l'autre extrémité de la scène pour faire une libation sur l'autel qui le sépare d'une femme sacrifiant avec lui mais ce n'est pas une ménade dévêtue comme on l'attendrait. La figure canonique de celle-ci est bien présente, mais assise sur un rocher et jouant de la double flute. Au-dessus, les figures antagonistes de satyres jeunes et vieux rappellent ce genre de poncifs dans les *oscilla* pompéiens. On observera avec F. Baratte que la présence active du dieu Pan qui participe à

l'offrande sur l'autel est plus rare. Mais on peut penser que l'artisan devait puiser dans son "carnet de modèles" des personnages dont la place et le rôle pouvaient connaître des variations. Sur le second récipient, un *cantharos* à deux anses représente une course d'Amours montés sur des dauphins et la scène représentée tant de fois, notamment dans la mosaïque, ne comporte rien qui ne soit connu. Plus rare est la présence de quatre coquetiers qui ont aussi la fonction de présentoirs ; les cuillers(*cochlearia*) ,au nombre de cinq, sont plus classiques .Une quinzaine de plats forment une riche série, mais au décor plus simple d'oiseaux et de feuillages.Un puits de grande taille est intéressant car on sait que ce genre de *simpulum* va être remplacé au début du I^{er} siècle de notre ère par des modèles de taille nettement plus petite, élément qui confirme une datation du trésor à cette époque. Trois trépieds complètent cet ensemble harmonieusement distribué et dont toutes les caractéristiques le situent sans doute à l'époque augustéenne, ou même dans le courant de la première moitié de siècle, sans qu'on puisse véritablement avancer le nom de l'atelier ou la ville qui a pu en être l'auteur. Les tableaux des poids et des mesures précisément relevées de chaque objet seront d'une grande utilité pour les découvertes futures de trésors analogues, dont le trésor de Jabucje constitue désormais un exemple insigne. Quelques pages de synthèse sur le décor pastoral par Deana Ratkovic sont bien documentées et apportent des exemples significatifs. Ivana Popovic propose des comparaisons avec d'autres pièces découvertes en Mésie, ce qui permet une meilleure approche de l'originalité des formes et des décors de cet ensemble. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur Olivier Poncet, correspondant de l'Académie, l'ouvrage intitulé *Alexandre Farnèse, prince et capitaine, 1545-1592*, Paris, Perrin, 350 p.

L'étude de la carrière du prince Alexandre Farnèse éclaire des pans majeurs de l'histoire politique de l'Europe occidentale au cours des dernières décennies du xvi^e siècle. Les extraordinaires liens de parenté du héros, descendant du pape Paul III Farnèse, petit fils de l'empereur Charles Quint, époux d'une infante de Portugal, le prédestinaient à sa carrière exceptionnelle de chef militaire au service de la couronne d'Espagne. Il lui revint d'assumer la charge de gouverneur des Pays-Bas, d'hériter de la souveraineté du duché de Parme et, malgré la brièveté de sa vie, de s'imposer sans doute comme le plus illustre champion des causes catholiques dans les conflits de l'époque. En seulement vingt ans de guerres, il eut à affronter, le plus souvent

victorieusement, la puissance turque étant présent à la bataille de Lepante, puis résister à la sécession protestante dans les Pays-Bas et enfin à soutenir en France la cause de la Ligue.

Dans la postérité, l'historiographie a particulièrement reconnu son rôle personnel déterminant dans la confirmation du territoire et de l'identité politique originale qui agrégea alors dix provinces de Flandre et de Wallonie ; leur réunion, par la religion et par les armes, composait un espace historique prédestiné qui serait consacré par l'institution du royaume de Belgique. En effet, avaient été manifestes les responsabilités et convictions du prince Farnese au cours des années décisives où devenait irréversible la séparation des provinces méridionales des Pays-Bas demeurant catholiques d'avec celles du Nord, les Provinces Unies, à dominante calviniste. Cette étape événementielle a été documentée par les publications de Léon-Prosper Gachard, qui fut au xix^e siècle le premier et le plus durable garde des Archives du Royaume. Elle fut illustrée pareillement par les travaux et les éditions de Léon Van der Essen, professeur d'histoire moderne à Louvain dans les années 1930. Elle était confirmée par les œuvres de tant de connaisseurs de la géopolitique du xvi^e siècle, Pirenne, Braudel, ou encore, plus récemment Geoffrey Parker, Giuseppe Bertini, etc.

Ecrire la biographie d'Alexandre Farnèse suppose une documentation considérable. En effet, les sources des activités du prince sont abondantes, mais très dispersées reflétant la géographie de ses domaines, de ses charges et de ses intérêts et aussi les hasards de conservation de archives à travers plus de cinq siècles. Agent fidèle du roi Philippe II, le duc lui rendait des comptes réguliers et précis de ses charges et de leurs bons ou mauvais succès. Les documents en originaux sont conservés à Parme, en Espagne à Simancas dans le fonds du Conseil des affaires des Pays-Bas et de Bourgogne, et aussi à Bruxelles et à Vienne. Il subsiste des bribes et des copies des archives napolitaines brûlées en 1943 et aussi des copies de fonds de Simancas dressées par des chercheurs français au xix^e siècle. D'autres fonds de correspondances encore

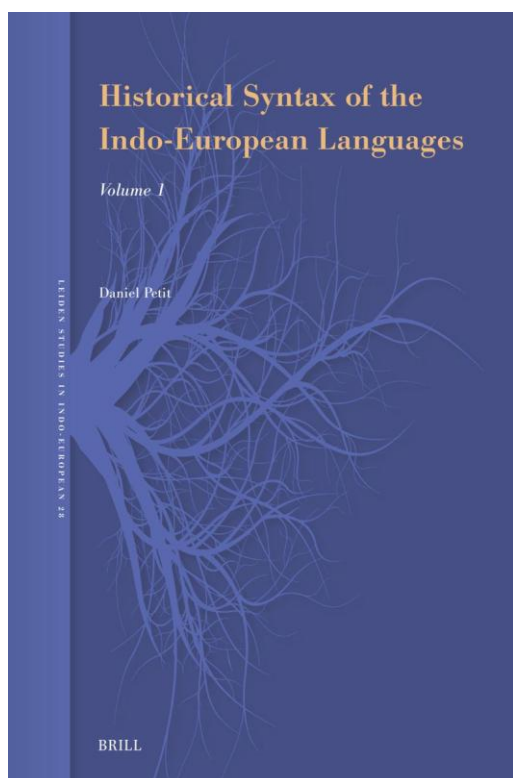
sont à chercher aux Archives anglaises à Kew, ainsi que des archives comptables des Pays-Bas aux Archives départementales du Nord à Lille.

A cette période de croissance généralisée des institutions politiques et d'expansion des relations entre les couronnes correspond une inflation des correspondances. Une bonne part des lettres des grands personnages de cette époque a fait l'objet d'éditions savantes. Il faut citer parmi les plus monumentales celles dues à L.-P. Gachard : la correspondance d'Alexandre Farnèse avec Philippe II, la correspondance de Guillaume le Taciturne (6 vol.), et encore la correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas (1568-1598) (9 vol.).

La profusion des sources et les divers ancrages nationaux de ces conflits ont attiré des attentions comparables d'auteurs belges, espagnols, italiens, anglais ou français. La bibliographie historique réunie pour cette étude ne compte pas moins de deux cents titres. Les œuvres de certains spécialistes reviennent plus souvent, comme, par quelques exemples, les travaux de Giuseppe Bertini sur Marie de Portugal et la cour de Bruxelles, de Serge Brunet sur la Ligue, de Geoffrey Parker sur l'histoire militaire du temps, de Violet Soen sur les guerres de Hollande, de Monique Weis sur les vicissitudes guerrières des villes, etc.

Chacun sait que les images communes du passé se limitent aux idées reçues et aux convenances complaisantes des romans nationaux. La succession des faits accomplis y est tenue pour inéluctable, elle plonge nécessairement dans l'oubli toutes sortes d'antécédents contradictoires. Ainsi, dans la longue conquête du pouvoir par Henri IV, les épisodes d'échecs ont été effacés. Les interventions guerrières rapides et victorieuses du prince Farnèse en appui des troupes de la Ligue sont généralement passées sous silence. Qui connaît sa sauvegarde de Paris menacé de l'encerclement d'un premier siège en août 1590, la célébration des premiers charrois de ravitaillement arrivant aux portes et ensuite l'entrée discrète du duc dans la capitale ? De même dans une seconde cavalcade, en février 1592, son succès contre la cavalerie de Henri IV à Aumale, puis en avril sa délivrance de la place de Rouen assiégée et donnée pour perdue et enfin son second passage à Paris en mai sont à peu près ignorés. On peut envisager, en revanche, que leur audace et leur efficacité aient pu prêter à réflexion ; comme le suggère un commentaire d'Olivier Poncet, les échecs successifs de Henri IV en face des chevauchées du prince Farnèse ne le convainquaient-elles pas des limites des armes et de l'opportunité pour lui un an plus tard de recourir à d'autres moyens pour conquérir son royaume ?

Le duc meurt à Arras cette année 1592 à quarante-sept ans. Ses responsabilités passaient à son fils Ranuccio et au comte de Fuentes, nouveau capitaine général de l'armée de Flandre, alors qu'en France allaient se réunir les Etats généraux convoqués par la Ligue. Au regard de la postérité, c'est le dessin du pré carré des dix provinces des Pays-Bas méridionaux qui garde la marque la plus certaine du passage d'Alexandre Farnèse dans l'histoire. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Daniel Petit, membre correspondant de notre Académie, intitulé *Historical Syntax of the Indo-European Languages*, qui vient de sortir des presses (automne 2025). Publié à Leyde (Pays-Bas) aux Éditions Brill, cet ample ouvrage de deux volumes en pagination continue (I, xiv + p. 1-626 ; II, x + p. 627-1151) constitue le volume 28/1-2 de la collection « Leiden Studies in Indo-European », qui est aujourd'hui l'un des organes de publication les plus importants dans le domaine de la linguistique indo-européenne. Signe des temps, les livres de cette collection, qui paraît depuis 1991, sont pratiquement tous, à une ou deux exceptions près, rédigés en anglais, quelle que soit la langue maternelle des auteurs.

Daniel Petit, professeur de linguistique indo-européenne à l'École normale supérieure (Paris) et directeur d'études de linguistique balte et indo-européenne à la Section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des hautes études,

est depuis longtemps reconnu comme un linguiste et philologue qui a une œuvre scientifique imposante à son actif. De sa thèse de doctorat, soutenue en 1996, est tiré son livre intitulé **Sue en grec ancien : la famille du pronom réfléchi* (1999) ; son mémoire d'habilitation, présenté en 2002, est à l'origine de *Apophonie et catégories grammaticales dans les langues baltes* (2004), ouvrage pour lequel notre Académie lui a décerné le prix Émile Benveniste en 2005. Toujours dans le domaine des langues baltes, il faut citer aussi *Untersuchungen zu den baltischen Sprachen* (2010), version écrite d'un cours d'été donné à l'Université de Berlin en 2006. Daniel Petit est aussi l'éditeur (ou le co-éditeur) de plus d'une dizaine d'ouvrages, ainsi que du *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, en tant que secrétaire de la Société de linguistique, poste important qui a été occupé jadis par plusieurs membres de notre Académie (Michel Bréal, Antoine Meillet, Joseph Vendryes, Émile Benveniste, Michel Lejeune). On lui doit aussi plus de 140 articles et 100 comptes rendus.

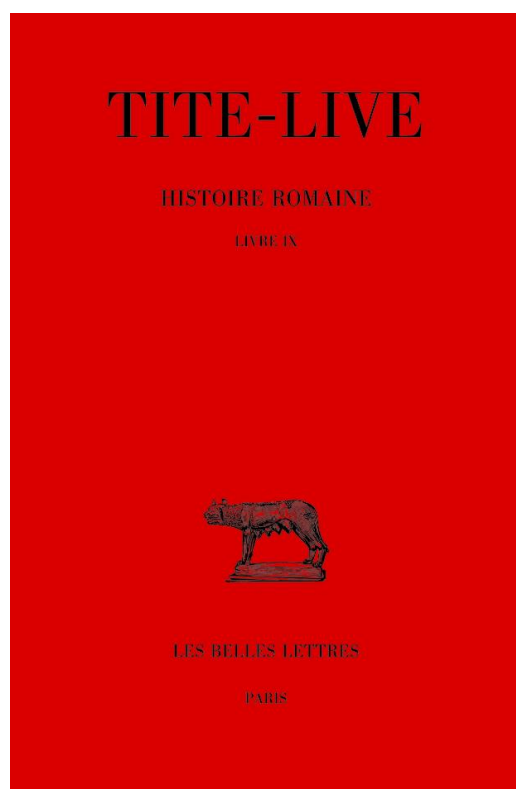
Le présent ouvrage est le résultat d'un travail acharné de plus de quinze ans que l'auteur a pu, à côté de bien d'autres tâches, mener à son terme grâce à une délégation au CNRS qu'il a obtenue de l'automne 2023 au printemps 2025. C'est véritablement une somme, et un livre qui fera date. À cela il y a deux raisons. La première est que le domaine d'étude est immense, et que pour s'atteler à une telle entreprise il faut maîtriser une énorme somme de connaissances, acquises de première main, en matière de langues indo-européennes. Lorsque l'on aborde des questions de syntaxe, on ne peut pas se limiter à citer des formes empruntées aux grammaires ou aux dictionnaires ; il faut être capable de lire les textes personnellement. Cette culture encyclopédique, Daniel Petit l'a acquise depuis longtemps, non seulement pour celles des langues indo-européennes qui lui sont le plus familières — le grec et les langues baltes en premier lieu —, mais aussi pour l'ensemble du domaine, y compris des langues relativement peu étudiées comme l'albanais, dont les témoignages anciens sont précieux mais difficiles d'accès. La deuxième raison est que, à la différence de beaucoup de comparatistes, Daniel Petit connaît bien les grands courants actuels de la linguistique générale. La compétence philologique

est nécessaire mais non suffisante : s'ils veulent ne pas se restreindre à un cercle étroit de spécialistes, les comparatistes ne peuvent se limiter à cultiver leur domaine, il leur faut en outre avoir une familiarité avec des travaux dont les auteurs n'ont bien souvent, pour leur part, que des connaissances limitées dans le domaine de la philologie des langues indo-européennes. C'est précisément cette alliance, si difficile à réaliser, entre les préoccupations générales et l'étude d'un domaine vaste mais spécialisé que Daniel Petit a su réaliser d'une manière magistrale.

Dans le domaine de la syntaxe des langues indo-européennes, l'ouvrage de référence est, aujourd'hui encore, l'admirable traité de Berthold Delbrück (1842-1922), *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, qui constitue les parties III (1893), IV (1897) et V (1900) du monumental *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* rédigé en collaboration avec Karl Brugmann (1849-1919), auteur des deux premières parties dans leur seconde édition (I, 1-2 : Phonétique, 1897 ; II, 1-3 : Morphologie, 1906-1916). Daniel Petit connaît, mieux que personne, les travaux des grands linguistes allemands du XIX^e siècle, et il leur a même consacré un grand article qui a presque les dimensions d'une monographie (« Lectures de la linguistique indo-européenne du XIX^e siècle », *Lalies* 32, 2012, p. 7-140). Mais la conception de son ouvrage est toute différente de ce qu'on trouve dans celui de Delbrück. Dans ce dernier, l'étude de la syntaxe est, pour l'essentiel, l'étude de l'emploi des formes grammaticales dans les langues indo-européennes, alors que Daniel Petit part de la syntaxe générale — et plus précisément, puisqu'il s'agit de linguistique diachronique, de la syntaxe historique —, ce qui commande le plan de son étude, articulée en 9 chapitres qui comportent chacun plusieurs parties : 1. Introduction (p. 1-25) — 2. What is Syntax ? (p. 26-150) — 3. Historical Syntax and Its Mechanisms (p. 151-257) — 4. The Comparative Method : Internal Aspects (p. 258-415) — 5. The Comparative Method : External Aspects (p. 416-529) — 6. Historical Syntax and Morphological Making (p. 530-626) — 7. Historical Syntax and Syntactic Autonomy (p. 627-729) — 8. Historical Syntax and Semantics (p. 730-869) — 9. Historical Syntax and Syntactic Linearity (p. 870-980), à quoi s'ajoute une brève conclusion (p. 981-999), suivie des références bibliographiques (p. 1001-1093) et de quatre *indices* (*index notionum, linguarum, verborum, locorum*).

En raison de sa conception-même, un tel ouvrage ne se prête pas à être résumé, tant est vaste la variété des questions qui y sont abordées. Il est à savourer pas à pas. Chacune des questions générales qui constituent l'objet des différents chapitres est illustrée par des exemples empruntés aux langues, anciennes et modernes, de la famille des langues indo-européennes. Ce qui fait la valeur éminente de ce *magnum opus*, c'est le dialogue constant que l'auteur instaure entre la démarche typologique et les acquis de la linguistique comparative dans le domaine de la syntaxe, sachant que la syntaxe est toujours en relation étroite avec la morphologie et avec la sémantique ; c'est à ce prix que l'on peut mettre en évidence « the syntactic profile of Indo-European » (p. 995-998). Je laisserai, pour conclure cette brève présentation, la parole à l'auteur (p. 998) :

« General linguistics has evolved quite spectacularly over the past few decades and this has profoundly overturned the traditional practice of Indo-European linguistics. Despite the overall deterioration in the conditions of scientific research, the present era offers very promising prospects for collaboration between the different approaches that make up the richness of linguistics today. The historical syntax of the Indo-European languages is one of the research areas where the impact of modern linguistics has been most powerful, and the challenge we face is to find a trade-off between the traditional concerns of Indo-European comparative grammar, most of which remain fully valid, and the new ideas developed from all the other approaches to linguistics. This probably requires a new kind of scientific attitude, one that is more broad-minded, more flexible and imaginative, and, in any case, absolutely free from any theoretical partiality. »



Tite-Live, *Histoire romaine, Tome IX, Livre IX, Texte établi, traduit et commenté par Dominique Briquel et Charles Guittard*, Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 2025

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de Charles Guittard et moi-même, le tome IX de la publication de l'œuvre de Tite-Live dans la Collection des Universités de France, qui vient de paraître aux Belles Lettres sous le titre *Tite-Live, Histoire romaine, Livre IX*.

Avec la parution de ce volume, une nouvelle étape vient d'être franchie dans la longue histoire de l'édition de l'auteur des *Ab Vrbe condita libri* dans la CUF, histoire qui avait débuté en 1940, avec la parution du livre I, due à la collaboration de Jean Bayet et de Gaston Baillet, et n'est pas encore achevée aujourd'hui, puisque quatre des 35 livres qui nous sont parvenus attendent toujours leur publication (livres 10, 22, 30, 34). La genèse de l'édition de ce livre IX fut d'ailleurs elle-même très

longue, puisque c'est en 1995 que Paul Jal, qui était alors responsable de la partie latine de la CUF, confia ce travail à Raymond Bloch et Charles Guittard, qui avaient assuré la publication du livre VIII, paru en 1987, en me demandant de m'occuper personnellement de la traduction et du commentaire. Ce volume s'inscrit en effet dans la forme renouvelée que Paul Jal avait donnée à la publication des livres de l'*Histoire romaine* dans la CUF, décidant que les volumes seraient désormais pourvus d'une introduction détaillée pour chaque livre, dégageant les enjeux historiques et littéraires, et munis d'un commentaire développé du texte, fournissant toutes les informations souhaitables pour un public dont la familiarité avec l'Antiquité n'était plus celle qu'elle avait pu être lorsque Jean Bayet avait présidé à l'édition de cet auteur – qu'il assura jusqu'au livre VII, sorti en 1968 et à la publication duquel Raymond Bloch avait été associé.

Quoi qu'il en soit, nous disposons maintenant de l'édition de ce livre IX dans la CUF. Cela est d'autant plus heureux qu'il s'agit sans aucun doute d'un des livres les plus rigoureusement construits de l'*Histoire romaine*. Traitant des années 321-304 av. J.-C., qui se situent au cours de ce que nous appelons la deuxième guerre samnite, il commence par la relance des hostilités entre Rome et les Samnites, qui avaient connu un ralentissement à la fin du livre VIII, et débouche immédiatement sur la défaite majeure pour l'*Vrbs* que fut la honteuse capitulation de ses troupes, bloquées par l'ennemi dans le défilé des Fourches Caudines et contraintes à passer sous le joug, et se termine par la conclusion heureuse pour elle de la guerre, cette deuxième guerre samnite s'achevant, malgré le désastre de 321, sur la victoire incontestée des Romains. Aussi, fait rare dans les *Ab Vrbe condita libri*, le livre IX présente-t-il une unité remarquable dans sa composition. Il est tout entier ordonné sur la revanche progressive et finalement totale des Romains, après le désastre dont on aurait pu croire que la cité serait incapable de se relever. L'exposé de la défaite est traité très rapidement : dans un livre qui comporte 46 chapitres, le blocage des légions aux Fourches Caudines est exposé dès le chapitre 2, leur passage sous le joug au chapitre 6. L'essentiel du livre est donc consacré à la lente remontée de Rome, et aux péripéties militaires, presque toujours victorieuses, qui la scandent, d'autant plus remarquables

qu'après 312 la guerre contre les Étrusques s'ajoute à celle contre les Samnites. Dans le récit livien, comme dans l'ensemble de la tradition historiographique romaine, la honte des Fourches Caudines est lavée dès l'année suivante, l'armée romaine encerclant à son tour l'armée samnite à Lucérie, la forçant à capituler et à passer sous le joug. Ce retournement inespéré aurait été dû à un geste héroïque de la part des consuls vaincus en 321, qui s'étaient engagés envers l'ennemi à faire conclure la paix par leur cité, et donc à lui faire accepter sa capitulation : cet engagement n'ayant été que personnel, à peine revenus devant le Sénat, ils lui déconseillèrent de consentir à une paix aussi honteuse et se firent remettre à l'ennemi, prenant sur eux seuls les conséquences du désastre – remise que d'ailleurs l'ennemi refusa. Nous sommes ici en pleine fiction : il est certain que la paix fut alors conclue et que Rome reconnut sa défaite en concluant la paix, avant de reprendre les hostilités quelques années plus tard. On assiste à une reconstruction de l'événement, qui témoigne de ce que les Romains, au moment où le récit annalistique se mit en forme, jugeaient insupportable l'idée qu'ils aient pu accepter une paix autre que victorieuse. Le modèle n'était plus la réalité du IV^e siècle, mais le refus opposé à Pyrrhus et à Hannibal d'admettre les propositions de paix que ceux-ci leur avaient avancées après Héraclée en 280 et Cannes en 216 : jamais Rome ne pouvait accepter la défaite !

Dans le livre IX de Tite-Live, la victoire imaginaire de 320 est doublée par une victoire plus imaginaire encore, qui occupe les chapitres 17-19 et constitue un véritable morceau de bravoure de l'auteur : l'exkursus sur Alexandre, exemple remarquable d'Urchronie où l'historien padouan explique par le menu pourquoi le conquérant de l'Orient, s'il avait tourné ses armes contre Rome, n'aurait pu que subir une pitoyable défaite. Alexandre passait alors pour le meilleur chef de guerre qui eût jamais existé : il est significatif que Tite-Live place sa démonstration de la supériorité romaine à ce moment de son récit – et non pour l'année 323, année de la mort du Macédonien, dont il traitait dans son livre VIII –, ce qui donne encore plus d'éclat au redressement de l'*Vrbs* après la défaite des Fourches Caudines.

Il est frappant que, dans cet excursus, Tite-Live ne donne pas à Alexandre son épithète habituelle de *Magnus*, le Grand (alors qu'il l'emploie, dans le passage, à propos d'un Romain, Pompée). Cette omission est certainement voulue, car elle permet de comprendre un point que Tite-Live indique à la fin du chapitre 46, le dernier du livre : les Romains conférèrent à Quintus Fabius Rullianus, un des plus remarquables chefs romains de l'époque, un des artisans du redressement après les Fourches Caudines, l'épithète, non seulement de *Magnus*, mais de *Maximus*, le plus grand. Q. Fabius Rullianus – l'historien le précise dans l'exkursus – aurait été à l'époque un des nombreux généraux que Rome aurait pu opposer avec succès au Macédonien. Et, après l'exkursus sur Alexandre, il apparaît sans conteste comme la personnalité centrale de son récit, accumulant les victoires contre les ennemis de l'*Vrbs* – alors qu'auparavant celui qui, dans la narration, apparaissait comme le meilleur général de Rome était un autre, Lucius Papirius Cursor, et que c'est précisément à propos de Papirius Cursor qu'était introduit l'exkursus sur Alexandre, l'auteur le présentant comme un des chefs romains qui auraient été capables de le vaincre.

Ce passage, dans le cours du livre IX, de Papirius Cursor à Fabius comme plus grand chef romain, jusqu'à l'apothéose finale que représente pour Fabius, dans les dernières lignes du livre, l'attribution du cognomen de *Maximus*, tient au fait que, si Papirius fut un grand chef de guerre, il ne fut que cela. Vis-à-vis de ses compatriotes, il n'eut pas toujours l'attitude qu'il aurait fallu : ainsi, au livre VIII, confronté précisément en 325 à Quintus Fabius Rullianus qui était son maître de cavalerie alors que lui était dictateur, Tite-Live le montre voulant faire mettre à mort son subordonné parce qu'il s'était permis de remporter une victoire en son absence, faisant donc passer son ressentiment personnel avant l'intérêt de la Ville. Fabius au contraire, fut un grand

homme non seulement, pour reprendre la terminologie des Romains, *militiae*, à la guerre, mais aussi *domi*, en politique intérieure, où il fut capable de surmonter ce souvenir douloureux en acceptant, en 310, de nommer lui-même Papirius dictateur lorsque le bien de l'État l'exigea. Surtout, Fabius sut gérer pour le mieux les affaires internes de la cité, en mettant fin, lorsqu'il fut censeur en 304, aux innovations pernicieuses qui avaient été introduites dans l'organisation de la cité, lors de sa censure de 312, par Appius Claudius, présenté par Tite-Live dans ce livre comme un vil démagogue. Et il est remarquable que, aux yeux de l'historien padouan, ce qui justifia que Fabius fût appelé *Maximus* ne fut pas sa gloire militaire, où il n'était qu'un parmi de nombreux autres, mais le fait qu'il fut également un grand homme d'État, capable d'assurer le bon fonctionnement de la *res publica* contre toutes les dérives.

C'est cela qui constitue finalement la conclusion de l'excursus sur Alexandre, et justifie que, par rapport à un Romain comme Quintus Fabius Rullianus, qualifié de *Maximus*, le roi de Macédoine ne fût qu'un *Magnus* : Alexandre, dans le système monarchique qui était le sien, était isolé, tandis que le système républicain de Rome garantissait à la cité la possibilité de s'appuyer sur les très nombreuses personnalités éminentes que son régime de *libera res publica* permettait de placer, chacune à son tour, à sa tête. L'excursus est, par-delà l'éloge de Rome, celui du système républicain. Ainsi, le livre IX, dans son ensemble, apparaît comme la démonstration d'un idéal politique, et la supériorité absolue d'une cité à qui il avait été promis, lors de sa fondation, le destin d'être maîtresse du monde. Ce livre est, sans conteste, un des plus réussis de ceux qui nous sont parvenus de l'œuvre livienne : il est heureux qu'il soit désormais disponible dans la CUF. »